Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 78 (1975)

Buchbesprechung: Chronique littéraire
Autor: Beuchat, Charles

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

par Charles Beuchat

Facteur et fonction de la société, la littérature influence et subit les influences. A Genève ou à Lausanne, elle se trouve en pays libre de complexes et de luttes essentielles ; elle chante, elle pleure, elle rit au gré de la fantaisie et des hasards. Dans le Jura ? L'année dernière, nous exultions, parce qu'un événement social nous avait donné un espoir grand comme la vie : l'espoir d'être bientôt à l'échelle de Genève et de Lausanne et de pouvoir, en littérature, chanter, pleurer ou rire au gré de la fantaisie et des hasards. Que d'efforts perdus pour l'essentiel allaient se tourner vers la création littéraire pure ; que d'esprits doués, quittant sans regret les plates-bandes de la politique, allaient se joindre aux autres et faire de la vie littéraire dans le Jura une vie vaste, féconde, variée, créatrice ! Il a fallu déchanter à cause de ce que vous savez. Voici même des barbares semi-officiels qui nous reprochent de défendre notre langue et de ne pas nous laisser dissoudre en paix dans une majorité qui n'est point de chez nous. Dans le vieux pays basque aussi, des étrangers venus Dieu sait d'où s'étonnent de trouver, chez un peuple infiniment plus vieux qu'eux, de la résistance à une assimilation équivalant à un suicide. Ah ! si ces Basques voulaient bien se contenter d'un folklore, comme on les dorloterait ! Mais le folklore ne vaut rien, s'il ne vivote qu'aux abords des cimetières. Ethnie ou pas ethnie, le Jura francophone considère sa langue comme un des éléments premiers de sa réalité et la défend farouchement. Il n'y a pas de folklore qui tienne en face de cet impératif catégorique. Si la majorité suisse était inversée, comme nous trouverions des défenseurs et des répondants sur l'autre bord ! Ecire cela, c'est aussi faire de la littérature. Que d'écrivains je pourrais alors citer ici !

Littérature 1975.

Poètes, essayistes ou romanciers, les Jurassiens de la littérature ressemblent fort aux Jurassiens de l'Institut jurassien : par la malice du sort, d'un sort tenace, ils se voient disséminés dans une vaste diaspora. Quelques-uns, par bonheur, demeurent au pays et y subissent directement les événements intérieurs. C'est dire assez que la « fonction » dont je parlais se fait sentir. En bien ou en mal, en bien surtout.

L'infatigable Alexandre Voisard continue à se manifester. Lui qui chanta notre ode à la liberté n'oublie aucune occasion de montrer sa fidélité à sa terre. Il ne peut pas, cependant, ressasser directement

le même thème. Sa fantaisie l'en empêcherait d'ailleurs. Pince-sans-rire sérieux ou pas sérieux, doué d'une imagination presque délirante parfois, il marche plus volontiers sur les pas de Kafka ou de Dali que derrière les classiques. Il en résulte des textes en prose ou en vers libres à la résonance très spéciale. *Louve* l'avait prouvé. Parti d'un canevas on dirait réaliste, souriant déjà derrière ses lunettes comme s'il nous préparait un coup de sa façon, Voisard s'abandonne tout à coup à son démon des images et du décousu apparent :

« Voici une fougère. Ou plutôt voici devant vous un sapin jurassien. Faites-en donc un lupanar, une basilique, une artère principale, une savante, un train omnibus. Faites-en un ami, si vous avez la force, si vous avez les bras. Mais faites vite si vous voulez en rire, car la pipe du bûcheron va s'éteindre. »

En poème, même procédé, en plus lyrique :

« Laissez-moi prendre place me mettre à l'aise
laissez-moi prendre l'air prendre le large
laissez-moi vous dire
laissez-moi tourner autour du pot
palper quelques genoux
Je voudrais germer lentement comme un rire ancien...
vous dites que ce n'est pas possible ? »

Tout est possible ou devient possible au pays de Voisard. Lisez les deux derniers volumes, *La Nuit en miettes* et *Je ne sais pas si vous savez,* parus chez son éditeur, Bertil Galland, et vous le saurez. Les mots appellent les images, les rythmes s'accélèrent et nous assistons à une cavalcade échevelée de rêves, d'évocations, de souvenirs, d'expériences, de folies, de culbutes :

« Ce n'était pas ainsi qu'il envisageait la vie. Autrefois, il acceptait de marcher sur les mains parce que la mode était aux gants, il acceptait de mettre son portefeuille sous la nappe, de passer sous la porte qui grince afin de ne pas réveiller le chef...

Mais aujourd'hui c'en était trop...

On est depuis lors sans nouvelles de lui. »

Ce débordement verbal et imagé pourrait devenir fastidieux et dérouter si Alexandre Voisard ne possédait pas un don extraordinaire d'acteur lyrique qui vous entraîne à sa suite. On lit, on lit,

on va jusqu'au bout. Les compositeurs expriment, eux aussi, tous les sentiments et toutes les idées avec des notes, des sons, que l'on écoute jusqu'au bout, même si chacun ne les comprend pas. Singulier poète Voisard au regard naïf et peut-être trop subtil !

* * *

Subtil aussi, naïf d'apparence, fervent d'une jonglerie poétique plus proche du classicisme, Jean Cuttat, dans son *Noël d'Ajoie* (Editions du Pré carré, Porrentruy). Qu'il habite là-bas, aux confins de la Bretagne, le poète est toujours d'Ajoie et en Ajoie. Il salue sa mère morte, il salue nos villages, il salue son cher Jura :

« L'était une patrie là-bas,
plus belle et cent fois qu'une reine,
qui dans les longs plis de sa traîne
portait nos rêves et nos pas... »

Nos villages ?

« On ferait un poème doux
rien qu'à chanter le doux ramage
que font les noms de nos villages
en cette nuit de rendez-vous. »

L'amertume, par le biais des combines politiques, peut bien se répandre sur notre terre comme un nuage malsain, après les enthousiasmes du 23 juin : Jean Cuttat reste optimiste et souhaite bon Noël à sa petite patrie :

« Mais avec nous les morts sont bien.
Nous savons les laisser moins seuls
quand nous leur offrons pour linceul
les plis du drapeau jurassien. »

* * *

Tristan Solier, son frère et l'éditeur du Pré carré, ne se contente pas d'illustrer les œuvres de Jean Cuttat : il publie à son tour ses *Aphorismes* feutrés et grinçants. Celui-ci vit en pleine bataille ; il souffre et il ressent les affronts directement dans sa chair et dans son

âme. Il appelle à la rescousse l'image, le dessin, la caricature, le texte. Souriez, faites la grimace, mais applaudissez si vous êtes Jurassiens :

« Les idées peuvent devenir flammes. Acceptons qu'après avoir rayonné elles nourrissent l'humus des idées nouvelles. »

Car Tristan Solier est pour les idées nouvelles et il sait, laissant là les déceptions passagères et les regrets, fêter la bonne nouvelle jurassienne avec la même ferveur que son frère.

* * *

Plus simple, plus direct, plus généreux à l'égard des autres, Henri Devain, barde jurassien, au milieu d'une campagne excessive et peu généreuse, chante *l'Heure du Jura* (Aux Editions Chante-Jura, Reconvilier). Courts ou longs, assonancés plus que rimés, cinquante poèmes se présentent à nous, à vous, aux Jurassiens de préférence et quelle que soit leur philosophie momentanée. Ils disent, ces poèmes, ce que le cœur bien né ressent :

« Des vers sont nés : espoir, tendresse,
Ironie, aimable fatras !...
Lis-les, puis donne, sans faiblesse,
Ta voix et ton cœur au Jura. »

Le poète Devain parle comme parlent ceux qui ont l'amour du terroir enraciné profond.

Poète de l'amitié, Henri Devain est aussi celui du souvenir. Il reste fidèle aux amitiés de collège, en dépit des ans et des amertumes de l'existence. Joyeux luron jadis, en la bonne ville de Porrentruy, où il vient de reprendre domicile, il a ressenti prondément la tristesse de la mort du camarade Joseph Chevrolet. Il lui a donc chanté *le Poème du souvenir* (Editions Boéchat, Delémont). Cette petite plaquette de vers évoque joliment l'ami et les jours de jeunesse. Nous aurons tant besoin de délicates pensées et d'amitié pour ressouder les pots cassés, dans le Jura de demain !

* * *

A l'autre bout du pays, dans l'aimable Neuveville, André Imer publie *Rupture de ban* (Editions l'Age d'homme, Lausanne). Par cer-

taines tendances et certaines fantaisies, il rejoint Alexandre Voisard. Moins lyrique, amoureux aussi des visions étranges, plus étranges même que celles de Voisard (ici, je songe à Lautréamont et non à Dali), André Imer pratique le poème sautillant, la prose courte, concentrée à la manière de Gilbert Trolliet. L'imagination s'élance en pleine liberté, du moins selon l'avis du lecteur profane.

Rupture de ban. Le juriste se trahit sans le vouloir. En revanche, il se libère en exaltant les personnages dits louches par la bonne société respectueuse du droit officiel. Ces personnages ? Le manant, le voyeur, le pyromane, le passant anonyme (se méfier), la ribaude, les demi-maudits de la terre. Ecoutez le poète juriste en rupture de ban :

> « Il avait cet air louche qui déplaît aux chiens.
> Le chapeau sur les yeux et, au coin des lèvres, ce mégot qui lui brûlait la langue...
> Lopin de chair errant sans fin après son ombre sous le ciel ensemencé d'étoiles. »

L'envoi sonne bien, n'est-il pas vrai ?

Et ce poème sautillant, à titre d'échantillon :

> « Vrilles
> blanches de
> l'hiver
> Danse
> Ivre de
> virgules
> Eclats
> de givre... »

Hier *Le Cadran lunaire,* aujourd'hui *Rupture de ban.* André Imer n'a pas fini de nous étonner.

* * *

Porrentruy, La Neuveville. Et pourquoi pas Saint-Imier ? Solitaire, dirait-on, Nancy-Nelly Jacquier y œuvre littérairement avec enthousiasme et passion. De *Sanitra, l'enfant de la colline*, roman pour la jeunesse, elle est allée à *Feuillets au vent,* nouvelles pour adultes. Elle se présente maintenant avec un recueil de vers : *Entre*

ciel et terre, recueil pour adultes et adolescents (Editions Francis Favre, Saint-Imier). D'autres auraient dit : entre terre et ciel. Cette nuance est tout un programme. Nancy-Nelly Jacquier vit et respire dans les hautes sphères, là où la langue claire et presque classique rejoint la bonne morale. Le poète laisse passer les audaces en tout genre du siècle et se demeure fidèle. A la grâce de Dieu !

« Ceux qui rimaillent
Sont sur la paille ;
Je veux aussi
M'y faire un nid,
Et je vivrai
Avec mes rêves,
Mais je mourrai
Quand ils s'achèvent. »

Notre monde ne nous accoutume plus guère à tant de simplicité formelle et morale. Raison de plus de saluer ! Nancy-Nelly Jacquier regarde la nature, les saisons, les événements, la vie et la mort, et elle murmure, mais ne crie pas :

« Quelle est cette vague
Mourant sur la grève
Et ces terrains vagues
Où rien ne s'élève ?
C'est toi...
C'est moi ! »

La poésie peut faire bon ménage avec la douce philosophie.

* * *

Nicolas Lachausse porte, lui, un beau nom de la Courtine. Qu'il se rende à Saignelégier ou qu'il étudie encore à Porrentruy ou à Delémont, il se sent à la maison, chez lui ; et il est bien de chez nous. *Herbes folles,* charmante plaquette de vers d'un jeune à la page, ont été éditées à Poésie vivante, Genève. Barde rêveur, comme l'indique la photographie de Gérard Jecker, Nicolas Lachausse (il en est déjà à la deuxième édition) parcourt le pays et distribue son œuvre avec le sourire. Il sait bien que, à son âge, l'amour règne, l'amour encore souriant et qui se contente de peu. Utopie ?

« Je cherche un horizon de verdure
Pour nos promenades amoureuses
Je cherche un soleil éternel
Pour qu'il éclaire ton doux visage
Je cherche une vérité
Et je découvre ton regard
Je cherche l'amour
Mais il n'est que passager

Je cherche l'éternel

Mais je ne découvre que le vide
Je cherche un horizon de sable
Pour m'y endormir... »

Oh ! parfois, la jeunesse bondit en lui, prête à la révolte :

« J'ai pris un crayon
Du papier et une gomme
J'ai écrit mon nom...

Mais le vent a passé
A emporté le crayon
La gomme et le papier
Et l'amour a crevé... »

Etudiant encore, Nicolas Lachausse aura le temps d'élargir son horizon et de nous donner d'autres œuvres. Nous attendons.

* * *

Technicien, rêveur, grand de cœur et riche d'émotion, André Durussel, qui publie *Prières et autres poèmes*, à Moutier, aux Editions Robert, pratique, à son tour, la poésie simple, directe, sans vain tralala :

« Prière pour ne rien dire
parce qu'il faut bien
que l'âme respire. »

Elle respire bien, son âme ; Dieu l'inspire, la bible aussi et toute la vie :

« Matin au presbytère
dimanche de la semaine
suivante
après Toi, Seigneur... »

Jeune encore, il peut reconnaître sa jeunesse en se retournant :

« Etroite adolescence
semée entre les blés
où coulait la lumière
des grands châtaigniers... »

Pas de plagiat, dans cette simplicité, mais un art sûr de vivre sa propre poésie et de l'exprimer spontanément :

« Je marche au droit de mes poèmes...
Je marche ils sont devant
jusqu'à ce qu'ils meurent
aux portes des librairies
et sur le poids qu'ils ont dedans
s'étale
le bruit de nos misères. »

Mélodie douce au cœur et aux oreilles.

* * *

Simplicité aussi chez Suzanne Santschi-Roth, mais en prose ! Elle vit à Porrentruy après avoir passé sa jeunesse dans le Doubs, qui reste sa source d'inspiration. Elle nous l'avait prouvé, il y a 5 ans, en écrivant ses *Lettres à Maman* (Editions Le Jura, Porrentruy). Elle le redit, en publiant *Une graine de malheur* aux Editions Robert, Moutier. Partant de la réalité de certains faits, l'auteur construit un roman aux personnages multiples. Même quand elle malmène ces derniers, Suzanne Santschi-Roth trahit son don de sympathie. Elle possède l'art de ménager l'intérêt et de suspendre les dénouements. Elle aime le dialogue bref et n'oublie pas de rendre un hommage poétique au paysage aimé.

Dans la deuxième partie, *Les Immigrés,* elle se souvient directement des *Lettres à Maman.* Ne s'agit-il pas de redonner la vie à ses aïeux qui vinrent de Suisse allemande et pratiquèrent leur dialecte ?

Elle le fait avec un amour contenu et s'efforce de ne pas tomber dans le panégyrique et de montrer les ombres comme les lumières. C'est d'une belle honnêteté. Pourquoi, cependant, ce pessimisme trop porté à multiplier les ratés et les vaincus de l'existence ? L'auteur a senti le danger. Il salue, dans la troisième partie, *La Nouvelle Génération,* les amours riches d'espoirs de Magda et de Benjamin, la graine de misère. Peut-être un futur roman ?

* * *

Retour à la poésie, mais en diaspora ! Faut-il nommer de ce nom Neuchâtel ? Pierre Chappuis, natif du Jura méridional, pourrait se proclamer francophone neuchâtelois, comme tant d'autres autrefois, quand la fierté d'être jurassien n'avait pas encore été recréée. Loin de lui cette pensée ! Francophone bernois, peut-être ? Il éclaterait de rire et même Geneviève Cohen l'applaudirait. Non ! Pierre Chappuis se veut tout bonnement francophone jurassien.

Disciple fervent de Leiris, qu'il a si bien compris et si magnifiquement exalté, Pierre Chappuis publie *Distance aveugle* chez Robert, à Moutier. Déconcertant d'abord par sa manière de multiplier les parenthèses, comme pour laisser le sens de sa prose poétique en suspens, il apparaît bien vite au lecteur sérieux ce qu'il est : un rôdeur de la campagne, observateur, sensible, habile à créer l'impression de la réalité vécue. Le rêve appartient aussi à la réalité vécue et il n'est pas même interdit de s'adonner à *l'écriture,* à la mode, déroutante et féconde de-ci de-là. Pierre Chappuis ne craint pas d'entrer dans les laboratoires du verbe comme d'autres entrent dans les laboratoires chimiques. Il s'y sent à l'aise, il en ressort plus riche, et il n'a rien perdu de sa spontanéité et de sa sensibilité :

« Avance sans fatigue dans la fraîcheur de la pluie, l'odeur de la terre mouillée. L'ombre n'épaissit point. Partout, dans la futaie, les mêmes appels d'oiseaux et les mêmes réponses, les mêmes chemins détrempés et les mêmes croisées, les mêmes tranchées rectilignes et le même plafond de nuages. Dans les rayons qui percent les fourrés, les feuilles collent au visage. »

Allant d'une impression à une autre impression, joignant le rêve à l'observation, Pierre Chappuis multiplie les pochades et ne cesse de nous enchanter :

« Ici, où personne ne parle. Dans une chambre peut-être, mais je ne sais plus... Dans le soleil. Dans la joie que je cherche. »

Un régal pour le lecteur.

* * *

S'il retourne parfois sur son plateau natal de Diesse pour y goûter encore la vie lente, Hughes Richard est parti pour là-bas, n'importe où, Lausanne, Genève, Paris, Dusseldorf, et que sais- je ? Cet admirateur de Blaise Cendrars l'admire en s'inspirant et de la vie errante (quelque dix-sept domiciles, me disait Cendrars) et de sa manière de voir, de juger, de rendre. Il joue des mots en artiste et les charge de beaucoup de sens en penseur.

Ici (Editions L'Aire, Rencontre, Lausanne) débute en litanie :

« Ici
les songes hibernent
dans des eaux profondes
Et depuis que l'absence
a rompu tous les ponts... »

Ici, c'est le chant d'amour à l'absente, qu'elle soit de là-haut, du cher plateau, ou d'ailleurs :

« Avancer sans tes yeux
c'est dépeupler chaque arbre
c'est renier l'aurore
inventorier le sable
et seul pourtant j'avance
semeur de vents
silencieux buveur
d'étoiles »

Ici continuera sa litanie mélancolique, presque désespérée.

Par bonheur, *Ici* cède la place à *Depuis,* l'espoir renaît :

« C'est l'heure des clochers roses et des buses impériales...
Ainsi
Pâques recommence
et nos appels tisonnent les étoiles »

Le bonheur apparaît et le poète salue ceux qui sauront le goûter :

« Vous qui passerez un jour dans ces contrées extrêmes
Aimez-vous
Et n'ayez d'autres idées en tête
que ce bonheur de naître... »

Hughes Richard a passé. Il disparaît, là-bas, joyeux troubadour enfin libéré des vains désespoirs et des mélancolies négatives :

« Et passent passent les semaines
Et passent passent les printemps
Salut gentille cavalière
Adieu beau cheval alezan
Un merle seul sur la fontaine
Au mois de mai le mois extrême
Et les nuages qui essaiment
J'allais me souvenant à peine »

Joie de partir ainsi sur les chemins de n'importe où. Qui ne la goûterait avec ferveur ?

* * *

Partir n'importe où. Fernand Gigon va plus loin encore, de l'autre côté du monde. Il a l'habitude. Il en a vu de toutes les couleurs, il a connu les grands de ce monde et les moins grands, de Hitler et Staline à Mao. Spécialiste de l'Extrême-Orient, il écrit pour les plus grands journaux et les plus fameuses revues, *Life, Le Monde, Quick, News of the World, Asahi Shinbum.* Il compte donc ses lecteurs par millions. Son œil a la rapidité de la caméra et sait retenir l'essentiel : un regard, un geste, une contraction du visage. Qualités primordiales, quand il s'agit du drame de Minamata, au Jajon, et d'écrire ce volume étrange : *Les Pollués de Minamata,* autre titre : *Le 400e Chat,* avec, en exergue : *Histoire d'un crime* (Editions Robert Laffont, Paris). La tragédie de Minamata, c'est la mort lente, atroce, des gens et des bêtes, victimes des usines chimiques. La réalité dépasse la fiction. L'éditeur ajoute : « Ce drame qui incarne le premier cas classique de pollution de notre temps, Fernand Gigon le raconte sans effets littéraires, brutalement. Les faits explosent dans la conscience des hommes qui s'aperçoivent soudain que de petits Minamatas les entourent et menacent la santé de leurs enfants. »

Romancier-reporter, Fernand Gigon ne narre pas seulement la lente agonie des gens et des bêtes ; il expose aussi la marche lente de la justice toujours contrariée dans un pays respectueux des divisions sociales et des hautes castes. Zola eût aimé le sujet. Reconnaissons, avec Gigon, que le gouvernement du Japon a su tirer courageusement les conclusions nécessaires, avec la collaboration des industriels.

* * *

Le romancier André-Augustin E. Ballmer relève, comme Gigon, de la diaspora de Genève. Son dernier volume, *La Barrière de Feu* (Editions Perret-Gentil, Genève), délaisse les terres lointaines, chères aux personnages de Ballmer, pour Genève et pour l'amour chanté à la collégienne :

« Jean savait aussi que Francine serait là. Sa seule présence, même sans la voir, lui ferait du bien. Elle serait là comme un poème aimé qu'on récite inconsciemment, comme une chanson qui surgit au réveil et qui ne vous lâche plus de la journée. »

Le thème donné, le romancier si riche d'imagination va le développer à sa manière, dans les salons de la ville, dans les hôpitaux (Jean est médecin), dans la montagne, partout : « Cette soirée si bien réussie fut le point de départ d'invitations régulières, de motifs de rencontres. Les occasions ne manquaient pas... Jean acceptait sans plus se faire prier. Il se laissait entraîner dans le courant que Francine dirigeait... »

Impossible de récapituler les événements innombrables ! L'auteur ne lésine pas en la matière. Pour finir, Francine disparaîtra mystérieusement. Ballmer a un faible pour ces dénouements rapides, inattendus. Il a un autre faible pour les dialogues trop longs et pour les situations abracadabrantes. Jongleur, il retombe toujours sur ses pieds, lui. L'exceptionnel devient normal.

Dispora. Nous faudra-t-il, désormais, placer Bienne en diaspora et parler de René Fell, qui lança le premier l'idée d'un canton du Jura, comme d'une personne du dehors, de par la malice des hommes ? Autant vaudrait dire que Gustave Riat, le héraut de notre drapeau jurassien, ne fut pas Jurassien. Ah ! ces politiciens brouillons...

Romancier tardif des *Idoles creuses* et de quelques autres volumes, René Fell, ayant dit ses vérités et l'âme tranquille, commence la

série de ses souvenirs, sous le titre *Mes Ages* (Editions Gassmann, Bienne). Tel un conteur d'autrefois, souriant, intelligent, sage, riche de mémoire, il évoque tout haut le temps de sa jeunesse, ce merveilleux temps d'autrefois. Pas de morceau d'éloquence. Inutile d'élever la voix, comme il se doit, en bonne compagnie. A chaque instant, une petite conclusion pertinente clôt le récit. C'est agréable à entendre.

La Bienne d'autrefois, humble encore et sage déjà, reparaît, avec ses petits mystères, sans Eugène Sue, et cette lente montée dans le pays de l'horlogerie. La guerre, la première évidemment ! Les soldats qui passent et reviennent. Place, alors, pour le jeune homme, à son temps d'école normale, à Porrentruy, et beau salut à des maîtres aimés. Université de Berne et de Lausanne, passage à la Sorbonne. La philosophie honnête d'un honnête homme s'exprime élégamment, presque à voix basse. On écoute sans fatigue. Au prochain volume, diaspora ou non !

* * *

M. Jean Riche n'est pas de la diaspora, mais de notre voisine, la Franche-Comté. Grand ami de l'Ajoie, il vient de publier, aux Editions jurassiennes, de Porrentruy, un beau volume consacré à des gens d'élite de chaque côté de la frontière, *Les Peugeot et autres figures jurassiennes, comtoises et belfortaines.* Industriels, généraux, hommes politiques, journalistes, écrivains, savants, rien n'y manque et le tout exprimé avec élégance et sympathie. Pour le Jura, Gustave Amweg, le docteur Frédéric-Edouard Koby, Mgr Henri Schaller et Auguste Viatte. En les donnant pour compagnons à ses autres personnages, Jean Riche retourne à la véritable histoire, celle des faits et non celle des constructions des politiciens. Ici, le cousinage est naturel et non pas forcé et colonialiste. Le cœur y parle avant la raison ratiocinante.

* * *

Le Jura n'a jamais manqué d'historiens. Le premier texte français paru en Suisse romande ne sortait-il pas de Buix, il y a des siècles ? Ballotté de-ci de-là, au cours des temps et au gré des empereurs, des princes et des chefs religieux, béni par tant de moines qui lui donnèrent vocation de terre d'église, au dire de Lucien Marsaux, le Jura, devenu principauté d'Empire, au point de rencontre de l'Allemagne, de la France et de la Suisse, pratiqua naturellement l'histoire

et l'étude des rapports des peuples. La Révolution suscita des esprits hardis, tels le général Voirol et le doyen Morel. D'autres historiens suivirent. Une vraie nomenclature, de Trouillat à Bessire. Les vivants continuent. Une pléiade de jeunes prennent la relève. Parmi eux, Bernard Prongué, d'une sévérité et d'une sérénité souriantes, possède une curiosité égale à la fécondité de ses écrits. Chaque année, deux ou trois titres. Le dernier en date ? *Le Jura et le plébiscite du 23 juin 1974*, avec, pour sous-titre : *Naissance d'un 23e canton* (Editions jurassiennes, Porrentruy). Henri Gorgé, président de *Pro Jura*, a préfacé le livre. Fondés sur les documents, ces textes méritent d'être lus. Belle impartialité de l'historien ! Avec ses camarades, il aura contribué à redonner aux Jurassiens la fierté d'être eux-mêmes. D'autres, journalistes, écrivains, sociologues, politiciens, en font ou essaient d'en faire autant, à partir du présent. Deux d'entre eux se distinguent particulièrement par leur style clair et élégant, la maîtrise de leurs pensées et l'intelligence des situations, la connaissance du passé et la juste et noble vision du futur. Ils créent des bases à notre jeune état. Rien de commun, chez eux, avec le journalisme du Mardi gras. Que ne puis-je en dire autant de beaucoup d'autres !

* * *

La Société jurassienne d'Emulation ayant eu le bon goût d'ouvrir ou, plutôt, de rouvrir ses portes à nos patoisants, il m'est agréable de terminer cette revue par un salut à notre patois, ce patois qui, au cours des siècles, a sauvé notre entité sous la domination de princes en majorité germaniques, ce patois dont Ferdinand Brunot, doyen de la Sorbonne, me disait qu'il nous enseigne notre langue française du dedans, par les tripes, et qu'il nous permet ainsi, à condition de le dépasser, de pratiquer une langue vraie, réelle, authentique, et non pas quelque langue artificielle, apprise et non sentie. Beaucoup des nôtres le parlent encore et n'en rougissent pas, au contraire d'une certaine journaliste qui l'insultait dernièrement, elle qui le connaît moins encore que le français. Prenons-la en pitié !

Chaque semaine, dans nos journaux, Jean Christe et le Barotchèt en content de bien bonnes. Ils écrivent aussi des pièces dont le succès, au théâtre, ferait rougir d'envie même ceux de la Comédie française, parfois. Preuve que ces deux auteurs savent parler au cœur du Jurassien et de la Jurassienne. Et voici que le Barotchèt vient de faire éditer l'une de ses pièces *Lai Grie* (Editions Joseph Badet, Saint-Ursanne). Il y chante notre terre et la fidélité envers elle. Bravo, Djôsèt ! Not' patois vât bîn ç'u des âtres !

Alexandre Voisard, *Je ne sais pas si vous savez* et *La Nuit en Miettes* (Editions Bertil Galland, Vevey) ;

Jean Cuttat ; *Noël d'Ajoie* (Editions du Pré carré, Porrentruy) ;

Tristan Solier, *Aphorismes* (Editions du Pré carré, Porrentruy) ;

Henri Devain, *L'Heure du Jura* (Editions Chante-Jura, Reconvilier) et *Le Poème du souvenir* (Editions Boéchat, Delémont) ;

André Imer, *Rupture de ban* (Editions L'Age d'homme, Lausanne) ;

Nancy-Nelly Jacquier, *Entre ciel et terre* (Editions Francis Favre, Saint-Imier) ;

Nicolas Lachausse, *Herbes folles* (Editions Poésie vivante, Genève) ;

André Durussel, *Prières et autres poèmes* (Editions Robert, Moutier) ;

Suzanne Santschi-Roth, *Une graine de malheur* (Editions Robert, Moutier) ;

Pierre Chappuis, *Distance aveugle* (Editions Robert, Moutier) ;

Hughes Richard, *Ici* (Editions l'Aire, Rencontre, Lausanne) ;

Fernand Gigon, *Le 400e Chat ou les Pollués de Minamata* (Editions Robert Laffont, Paris) ;

André-Augustin E. Ballmer, *La Barrière de Feu* (Editions Perret-Gentil, Genève) ;

René Fell, *Mes Ages* (Editions Gassmann, Bienne) ;

Jean Riche, *Les Peugeot et autres figures jurassiennes, comtoises et belfortaines* (Editions jurassiennes, Porrentruy) ;

Bernard Prongué, *Le Jura et le plébiscite du 23 juin 1974, Naissance d'un 23e canton* (Editions jurassiennes, Porrentruy) ;

Roland Béguelin et Roger Schaffter, *L'autodisposition du peuple jurassien* (Editions Rassemblement jurassien, Delémont) ;

Djôsèt Barotchèt, *Lai Grie* (Editions Joseph Badet, St-Ursanne).